

Roman
Caroline Dawson

Mise en scène
Guillaume Pepin

Adaptation
Michel Nadeau

LÀ OÙ JE
ME TERRE

LÀ OÙ JE
ME TERRE

Une production
de La Bordée

présentée par
Desjardins
Desjardins
Grand Théâtre de Québec

Grand partenaire
QUÉBECOR

LA
BORDÉE

J'ai découvert *Là où je me terre* alors que le roman était en finale au *Combat national des livres* de 2021. Michel Marc Bouchard le défendait avec ardeur et passion, à tel point que j'ai eu le goût de lire ce roman qui l'animait tant.

Je suis allé, de ce pas, l'acheter à ma librairie favorite : Pantoute.

Je n'ai pas été déçu.

J'ai été happé, en fait. Dès la première phrase : « J'avais sept ans la première fois que j'ai décidé de ne pas me tuer. » Et puis, ça déboule, de chapitre en chapitre. Ils sont très courts. Et chacun porte un titre qui se réfère à un élément de la culture québécoise : un titre de chanson, une expression populaire, une référence à une émission de télévision.

**MOT DU DIRECTEUR
ARTISTIQUE
MOT DU DIRECTEUR
ARTISTIQUE**

Ainsi, chaque fois, avec intelligence et sensibilité, Caroline Dawson attache notre cœur québécois à son expérience de jeune réfugiée chilienne, perdue dans un pays qu'elle ne connaît ni ne comprend. Et qu'elle fera sien. Gros coup de cœur. Après la lecture, j'ai tout de suite eu le désir d'adapter ce beau roman et de le présenter au public de La Bordée. J'ai parlé à la directrice des Éditions du remue-ménage, qui m'a référé à Caroline, qui a accepté ma proposition. J'en étais ravi.

Nous sommes dans un secteur qui compte deux fois plus d'immigrants que dans le reste de la ville. Créer *Là où je me terre* dans ce théâtre m'apparaît comme une nécessité. Je crois que le parcours de Caroline Dawson joint, d'une façon ou d'une autre, toutes les personnes qui ont dû se déraciner de leur pays pour s'enraciner dans un autre, avec tous les deuils et les renaissances que cela suppose.

Après *Pour la suite du monde*, qui parlait de ce Québec d'avant qui fut la fondation de toute notre société, *Là où je me terre* parle de ce Québec d'aujourd'hui, toujours fort de ce qu'il fut mais, ô combien enrichi par tous ces nouveaux arrivants qui apprennent à l'aimer et à le faire leur.

Bonne soirée,
Michel Nadeau
Directeur artistique de La Bordée

Si vous avez des amis immigrants,
dites-leur qu'il y a un spectacle pour
eux à La Bordée! Merci.



**MOT DU METTEUR
EN SCÈNE**
**MOT DU METTEUR
EN SCÈNE**



Après ma lecture de *Là où je me terre*, ému d'avoir accès à l'intimité d'une famille que j'ai eu la chance de côtoyer, j'étais convaincu que ce texte serait porté à la scène un jour. Du fait de la qualité de l'écriture de Caroline, mais surtout par la pertinence et l'humanité qui se dégagent de l'œuvre. Cette façon d'aborder des concepts complexes reliés à l'intersectionnalité dans une langue simple et accessible était pour moi d'une force impressionnante.

Quelle a été ma surprise, quelques mois plus tard, de me faire offrir la possibilité de créer l'adaptation. Je ne peux pas dire qu'il s'agit d'une coïncidence, mais certainement de synchronicité. C'est donc avec bonheur et beaucoup de respect que je me suis attelé à rendre justice à cette parole indispensable au mieux de mes capacités. Pour ce faire, je me suis entouré d'artistes dont les enjeux reliés à l'immigration et aux racismes font partie de leur histoire, dans le but de mieux servir le propos.

Caroline Dawson, et son frère Nicholas, sont ceux qui au fil des années m'ont le plus aidé à prendre conscience de mes angles morts face aux réalités des Québécois racisés. Ils sont, pour plusieurs, lanternes et créateurs d'horizons plus larges.

Je porte en moi l'exil, le deuil et l'angoisse identitaire. Mais aussi l'émancipation et la fierté.

Malgré tout, je devais approfondir le travail avec humilité pour laisser l'espace scénique et dramatique à des humains magnifiques portant un bagage si grand malgré leur plus jeune âge.

C'est donc en tant qu'allié que je vous convie à bien écouter et à recevoir avec bienveillance ces mots-phares pour mieux comprendre notre Québec d'aujourd'hui.

MOT DE L'AUTRICE DU ROMAN

MOT DE L'AUTRICE DU ROMAN

Je suis tranquillement en train de lire lorsque le téléphone sonne. Sur mon écran noir, il est écrit « Michel Nadeau ». Un gros « *pas possible* » me traverse l'esprit. Je réponds, convaincue que c'est un autre Michel Nadeau, le gars qui est censé venir réparer notre dégât d'eau depuis trois semaines, peut-être. Je réponds et je l'entends. Sa voix, sa diction, ses respirations bref sa façon de parler, même à travers l'appareil est celle d'un homme de théâtre. « *Bonjour, ici Michel Nadeau, je suis...* », je le coupe, le souffle interdit : « *Oui, oui je sais qui vous êtes, Monsieur Nadeau* ».

« *J'ai coupé Michel Nadeau* », c'est la seule chose à laquelle je peux penser tandis qu'il parle, jusqu'à ce que j'entende sa proposition : monter *Là où je me terre* au théâtre.

Comme la plupart des personnes, je n'ai pas connu le théâtre enfant, adolescente ou même au début de l'âge adulte. Une famille qui n'a ni le luxe du temps ni celui de l'argent ne peut se permettre ce type de sorties et d'éveillement. Mes parents

n'avaient pas le loisir de sortir, en fait je n'ai aucun souvenir de mes parents qui « sortaient ». Si jamais ils étaient invités à une fête dansante avec d'autres Latino-Américains et que par miracle ils acceptaient de s'y rendre, ils nous trimballaient avec eux. Le théâtre était totalement absent dans nos vies.

J'étais à l'université. Moi qui lisais sans arrêt, qui découvrais des films de répertoire du monde entier, qui visitais des expositions d'artistes que je ne connaissais pas, je pensais être allée au bout de ce que l'art pouvait « nous faire ». Puis, j'ai rencontré la première pièce qui m'a chavirée et j'ai compris que je n'avais rien vu encore. Que le théâtre pouvait si fortement nous happer, parce que devant nous, ce n'était pas un livre, ce n'était pas un écran, ce n'était pas une toile, c'étaient de vraies personnes dans toute leur fragilité, toute leur humanité qui nous parlaient. Nous parlaient de nous. Depuis cette première pièce, le théâtre est devenu pour moi quelque chose de sacré.

Les femmes de la pièce, elles me ressemblent toutes, avec leur peau basanée, leurs cheveux noirs, leurs pommettes. Ce n'est pas si commun et une grande part de moi a vraiment hâte que vous vous identifiiez à nous. Il faut être vulnérable pour se laisser traverser par d'autres êtres humains pour que leurs histoires deviennent aussi les nôtres.

La petite Caro n'aurait jamais pu rêver que son histoire soit montée sur scène. Ce n'est pas qu'elle ne l'aurait pas cru, c'est que ça ne faisait pas partie de son horizon des possibles. La grande Caroline est honorée. Mille mercis cher Michel, cher Guillaume de faire advenir avec tant de sollicitude et d'amour, ce qui ne se pouvait pas.

Caroline Dawson



Credit Justine Latour



Kathy-Alexandra Retamal Villegas

Dans les rôles de Caroline Dawson
et Choeur



Inès Syrine Azaiez

Dans les rôles de Caroline,
Chœur, M. Matos, Ami, Gen
et Fille de l'anthropo



Gaïa Cherrat Naghshi

Dans les rôles de Caroline,
Choeur, M^{me} Monique, M^{me} Thérèse,
Dame, Chum, Véro

**LA DISTRIBUTION
LA DISTRIBUTION
LA DISTRIBUTION**



Mathilde Eustache

Dans les rôles de Caroline,
Choeur, Fille 2 et JF



Carla Mezquita Honhon

Dans les rôles de Caroline,
Choeur, Fille 1 et Beauty



Natalie Fontalvo

Dans les rôles de Natalia San Martin
et Choeur



Raphaël Posadas

Dans les rôles d'Alfredo Dawson
et Pierre Falardeau

A close-up, high-contrast photograph of a person's face. The person's eyes are looking upwards and to the right. Their hand is raised, with fingers spread, covering their mouth. The lighting is dramatic, highlighting the texture of the skin and the contours of the face. The overall mood is one of mystery or contemplation.

**LÀ OÙ JE
ME TERRE**

**LÀ OÙ JE
ME TERRE**

Valparaíso, Chili. Décembre 1986. Caroline Dawson a sept ans et ses parents lui annoncent que la famille va quitter le pays pour toujours pour aller vivre dans un pays très loin : le Canada. Comme des millions de réfugiés, ils laissent tout derrière eux – ceux qu'ils aiment, leur carrière – afin de donner un meilleur avenir à leurs enfants.

À travers son récit, elle nous parle de tous les défis qu'elle a affrontés dans cette nouvelle société : le désir de devenir une immigrante parfaite, de se fondre au groupe, le sentiment de trahison envers sa culture d'origine, son indignation par rapport au traitement réservé à ses parents, sa découverte de la littérature québécoise et l'acceptation de la multiplicité de son identité tout en se sentant profondément Québécoise.

Avec son roman biographique, Caroline Dawson a touché des milliers de lecteurs. Elle a été finaliste au *Combat national des livres*, au *Prix des libraires* et elle a reçu le *Prix littéraire des collégiens*. Nous sommes très heureux d'en créer l'adaptation théâtrale.

Caroline :

Une autre chose sur la liste des aliments à manger en cachette.

Le jour d'avant, ça avait été le *pan con palta*, des tartines avec des morceaux d'avocat écrasés.

Dans les années 1980, personne n'installait ses toasts à l'avocat que les autres élèves appelaient du pain au vomit.

Une production de La Bordée

Roman

Caroline Dawson
(publié aux Éditions
du remue-ménage)

Adaptation

Michel Nadeau

Mise en scène

Guillaume Pepin

Assistance à la mise en scène

Mélissa Bouchard

Conception

Scénographie

Dominique Giguère

Costumes

Laurie Carrier

Lumières et vidéo

Keven Dubois

Musique

Pascal Asselin

Régie de plateau

Jacopo Gulli

Régie générale

Marie-Josée Godin

Production

Assistance aux accessoires

Marie-Pascale Chevarie

Coiffures

Myriam Richer

Maquillages

Béatrice Lecomte-Rousseau

Construction des décors

Conception Alain Gagné

Habilieuses

Marie-Pascale Chevarie

et Églantine Mailly

Photos du programme de soirée

Nicola-Frank Vachon

Photo image de saison

Fred Gervais (Consulat)

Remerciements

Un immense merci à la famille Dawson San Martin, Natalia, Alfredo, Jim, Nicholas. À Caroline, merci pour la grande confiance et les échanges précieux qui ont aidé à forger la vision du spectacle. Vous êtes tous d'une grandeur d'âme incalculable, d'un courage infini. Avec vous de tout cœur.



**LES CRÉDITS
LES CRÉDITS
LES CRÉDITS**





L'équipe de La Bordée

**Direction artistique
et co-directeur général**
Michel Nadeau

**Direction administrative
et co-directrice générale**
Rosie Belley

Direction de production
Christian St-Pierre

Direction technique
Tatiana Raumel

Adjoint à la direction technique
Abel Longuépée

Chef éclairagiste
Jacopo Gulli

Responsable des communications
Élisabeth Dumont

**Responsable du développement
des publics et des projets spéciaux**
Élodie Cossette-Plamondon

Service à la clientèle et opérations
Sylvie Smith

Responsable de l'accueil
Gabriel Jalbert

Adjointe à la direction administrative
Krystel Lacasse-Aubin

Entretien
Maurice Fortier et Réjean Roy

Billetterie
Clara Bruneau, Élisabeth
Moyart-Soucy et Ézechiël Nadeau

Personnel d'accueil
Luc Allard
Sabrina Angers
Cloé Arias
Céline Bilodeau

Lisette Brochu
Pascale Chiasson
Hajar El Moqaddem
Oz Ivers
Émile Lajeunesse-Trempe
Louca Lefebvre
Anne Painchaud
Yves Potvin
Luka Provost
Patricia Urbain

Le conseil d'administration

Jack Robitaille, Président par intérim,
comédien

Catherine Tremblay, Vice-présidente
et trésorière, fiscaliste Groupe PWC

Amanda Webber, Secrétaire,
conseillère en communication
stratégique

Jean Sébastien Bérubé,
administrateur, Président et chef
de la direction (FMM Inc.)

Patrick Dubé, conseiller en innovation
et intelligence d'affaires au CIUSSS
de la Capitale-Nationale

Julie Gauthier, administratrice,
avocate, directrice du contentieux
Québec (Jacques, Boisvert
et Gauthier (SAAQ))

Vincent Nolin-Bouchard,
administrateur, Codirecteur
général et artistique du Théâtre
Pour pas être tout seul

Hélène Rheault, administratrice,
consultante en production

Ariane Robitaille, administratrice,
propriétaire du Tequila Lounge

LES LIVRES DE CAROLINE DAWSON

Née au Chili, Caroline Dawson arrive à Montréal à sept ans. Depuis 2006, elle enseigne la sociologie au Cégep Édouard-Montpetit. Coorganisatrice du *Festival de littérature jeunesse de Montréal* et finaliste du *Prix du récit de Radio-Canada* (2018), elle est aussi l'autrice de textes parus dans différents collectifs et du roman *Là où je me terre* (Éditions du remue-ménage, 2020), finaliste au *Prix des libraires 2021*.

Roman

Ce qui est tu, Montréal, Éditions TRIPTYQUE, 2023

Là où je me terre, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2020

Ouvrages collectifs

Allers simples / Sin retorno, Montréal, Éditions Urubu, 2021

«*Despacito*», dans *Libérer la culotte* (sous la direction de Geneviève Morand et Natalie-Ann Roy), Montréal, Éditions du remue-ménage, 2021

«*Herbes folles*», dans *Self-care* (sous la direction de Nicholas Dawson), Montréal, Hamac, 2021

Prix et honneurs

2021: Finaliste du *Prix des libraires du Québec*, catégorie Roman-Nouvelles-Récit pour *Là où je me terre*

2022: Lauréate du *Prix littéraire des collégiens* pour *Là où je me terre*

ENTREVUE ENTREVUE ENTREVUE ENTREVUE

Propos recueillis
par Claudette Lambert
1^{er} avril 2023
[Consulter l'entrevue](#)

Douleurs et défis de l'immigration

Arrivée au Canada à l'âge de sept ans comme réfugiée politique, Caroline Dawson est aujourd'hui sociologue et professeure au Cégep Édouard-Montpetit de Montréal. En 2020, elle publiait un livre intitulé *Là où je me terre* dans lequel elle raconte avec émotion les douleurs et les défis du déracinement et de l'intégration. Caroline Dawson lutte actuellement contre un cancer agressif et c'est de l'hôpital, pendant un traitement de chimiothérapie, qu'elle a eu la générosité de nous transmettre ses réflexions.

Je me rangerai toujours du côté des humiliés, c'est là où je me terre.
Caroline Dawson.

Valparaiso, décembre 1986, tremblement de terre entre les quatre murs d'une maison. Un homme et une femme annoncent à leurs enfants qu'il faut tout laisser derrière et fuir le Chili de Pinochet. C'est Noël, la petite Caroline a 7 ans.

Claudette Lambert: On a dû vous poser cent fois la question: pourquoi avoir écrit ce livre?

Caroline Dawson: Ce qui m'a fait écrire le livre, en fait, ç'a été d'avoir une petite fille. Quand j'ai donné naissance à ma fille, j'ai voulu lui transmettre l'histoire familiale, notre histoire de réfugiés.

Vos parents avaient une vie bien organisée au Chili. Ils ont dû abandonner leur travail, leur famille, leur sécurité pour tout recommencer à zéro dans la plus grande précarité. À quel moment avez-vous mesuré le sacrifice de vos parents?

C. D. : Ça a pris du temps, mais tous les enfants d'immigrants, qu'ils soient de la première ou deuxième génération, sentent qu'ils ont une espèce de dette envers leurs parents. Elle se manifeste par la peur de les décevoir, le désir d'étudier, d'aller à l'université, d'aller plus loin juste pour que leur sacrifice ne soit pas vain. La plupart des enfants d'immigrants ressentent ça. On a une certaine conscience du sacrifice des parents, mais on n'en prend pas la pleine mesure avant l'âge adulte. Mes parents se sont déracinés alors qu'ils avaient trois enfants. J'avais sept ans, mon jeune frère quatre ans et mon frère aîné avait déjà quatorze ans. Tout est difficile à cet âge-là et je n'arrive pas à imaginer comment il a reçu cela en pleine gueule.

Les années ont passé, vous avez fait votre vie au Québec, est-ce qu'il y a encore une Latino-Américaine en vous ?

C. D. : Bien sûr ! La première langue dans laquelle on m'a parlé est l'Espagnol. Les premiers mots d'amour qu'on m'a dits, les premières berceuses qu'on m'a chantées sont en Espagnol. Ça va toujours rester ma langue maternelle. Il n'y a pas de jour où je ne le parle pas.

Vous avez fait tout ce qu'il fallait pour vous intégrer, vous avez appris en quelque sorte à devenir québécoise.

C. D. : D'une certaine manière, oui, mais à huit ou dix ans, on survit et on fait ce qu'il faut pour être accepté. Pour moi ça été ça l'immigration. Je pense que c'est devenu un choix beaucoup plus tard.

L'installation au Québec n'a pas été facile. Vos parents devaient trouver un logement pour cinq personnes, trouver un travail, assurer le quotidien. Avez-vous souvenir des difficultés que vous avez rencontrées dans votre enfance en arrivant ici ?

C. D. : Je pense avoir des blessures de mon enfance, mais je ne pourrais pas définir mon enfance comme ayant été pénible. Quand on a déménagé dans Hochelaga au début des années 1990, je me rendais bien compte que ce quartier était loin d'être ce qu'il est devenu aujourd'hui. Même si nous faisons partie de la même classe sociale, il y avait plein de choses qui nous différençaient de nos voisins. Je n'étais pas encore sociologue à cet âge-là, mais je me rendais bien compte que mes amis avaient des mères monoparentales, qui fumaient à la maison, qui travaillaient énormément aussi, mais qui vivaient seules, sans réseau. Chez eux, ce n'était pas du tout la même joie qu'il y avait chez moi. Mes deux parents travaillaient beaucoup, ils s'assuraient qu'il y ait de la bouffe tout le temps, ils ne fumaient pas, on allait à l'église tout le monde ensemble tous les dimanches. Oui on était pauvres, mais différemment. Pas une pauvreté culturelle et une pauvreté sociale, seulement une pauvreté économique. Chez nos amis, toutes sortes de couches de pauvreté s'ajoutaient les unes aux autres.

Leurs parents étaient démunis, peu scolarisés, ils ne pouvaient pas aider les enfants à faire leurs devoirs, car souvent ils ne comprenaient pas. Ma mère ne pouvait pas m'aider non plus, mais c'était à cause de la langue. Chez nous c'était juste une pauvreté

économique que l'on peut surmonter, car on a d'autres ressources.

Mes parents s'intéressaient à notre scolarité. Au souper, quand nous étions tous ensemble, ils nous demandaient ce qu'on avait fait à l'école. Tandis que dans d'autres maisons, je voyais bien que ce n'était pas ça du tout. Je me trouvais chanceuse quand j'étais jeune, car je voyais la différence. Chez nous, ma maman tricotait des vêtements pour pas qu'on ait froid. Les enfants étaient au cœur des préoccupations. Tandis que chez d'autres amis, je percevais une plus grande solitude encore. Ils étaient beaucoup laissés à eux-mêmes pour apprendre à décortiquer le monde. C'était plus dur, je pense. Quand j'étais petite, je percevais tout ça et plus tard, quand je suis devenue sociologue, j'ai pu mettre des concepts là-dessus.

**Dans votre livre, vous écrivez :
« Je me rangerai toujours du côté des humiliés, c'est là où je me terre ».
Cette pauvreté de l'immigrant vous a donc profondément marquée ?**

C. D. : Au fil des années, nous avons changé de classe sociale, mes parents et moi de mêmes. Non seulement j'ai étudié, mais j'ai marié un médecin. Un autre changement de classe sociale. De plus, mon mari est issu de la noblesse suédoise et malgré ce statut-là, on dirait qu'en moi, il y a toujours le fait que je suis incapable d'avoir toutes les valeurs des classes supérieures, il y a une part de moi qui est toujours du côté des opprimés. Je réagis instinctivement si mes enfants portent un jugement défavorable sur quelqu'un d'autre.

Est-ce que ça vous a donné une façon particulière de voir la vie, de voir les autres et de voir les différences entre les gens ?

C. D. : Mon conjoint a une confiance en lui que je n'ai pas. S'il arrive quelque part, il se sent comme si le monde l'attendait. Même si j'ai une bonne confiance en moi, je n'ai pas cette confiance-là. Il y a une différence entre nous dans la façon dont nous avons été éduqués et les conditions dans lesquelles nous avons vécu, mais ça m'a aussi donné une espèce d'amour ou d'amitié envers ceux et celles qui n'ont pas connu des jours meilleurs, qui sont toujours de ce côté de la vie.

Vous avez appris la langue et tous les codes sociaux pour être à l'aise au Québec, vous avez été une immigrante exemplaire ! Selon l'expérience que vous avez vécue, comment pouvons-nous être des accueillants exemplaires envers ceux qui arrivent ?

C. D. : En traitant les gens de manière absolument égale. En comprenant que ce qui les différencie, c'est juste la chance. On ne choisit pas le pays dans lequel on naît. Mon père nous disait toujours qu'on ne s'attendait pas à ce que cela arrive au Chili. On vivait nos vies normales, on se mariait, on avait des enfants, on avait des professions, on n'aurait jamais cru qu'un jour cela soit possible. Jusqu'à ce que Pinochet impose sa dictature et qu'il nous a fallu partir pour échapper au pire. On a souvent l'impression qu'il y a une différence fondamentale entre les immigrants et les autres, mais c'est juste une question de chance. Ici, on a la chance de vivre dans un pays où il n'y a pas de





problème. Une fois qu'on a compris ça, je pense qu'on a une empathie réelle et un accueil généreux pour ceux qui sont déracinés. C'est comme la maladie, ça nous tombe dessus sans qu'on l'ait voulu. C'est une brique qui nous tombe dessus, mais bon... C'est pour ça qu'il faut s'aider les uns les autres. Il ne faut pas seulement se dire que la société va s'en occuper. Il faut un accueil qui vient du cœur.

Les immigrants, qu'ils soient Ukrainiens, Haïtiens, Afghans ou autres, nous confrontent dans nos habitudes, notre culture, notre religion, dans nos valeurs aussi. Cela exige de l'ouverture et de la souplesse.

C. D. : La diversité, c'est ça la vie ! On est humains et l'humanité n'est faite que de ça, la diversité, sinon on ne peut pas vivre. Tout le monde est différent. Il y a évidemment des échelles de valeurs. Comme professeuse, je vois des élèves de partout qui comparent les points de vue entre eux et qui apprennent à les confronter. Je trouve ça magnifique quand ils le font. Je ne trouve pas que c'est une tâche difficile de s'ouvrir aux autres, c'est une tâche qui nous élève.

On a l'impression que les immigrants sont condamnés aux petits boulots, qu'ils sont relégués au rang de serviteurs. On sent, à travers votre livre, que le travail de votre mère comme femme de ménage vous a souvent blessée.

C. D. : On accepte ça quand on arrive parce qu'il faut bien vivre. Ma mère est retraitée maintenant, mais elle a fait des ménages jusqu'à la fin. Elle a le dos courbé...

Ce qui est difficile, ce n'est pas d'avoir ce travail en tant que tel, c'est ce que ça symbolise. La société te voit comme une personne qui ne peut faire que ça. Et tout le monde accepte ça. On accepte collectivement que nos chauffeurs de taxi soient surcompétents. Ils sont peut-être de mauvais chauffeurs, mais d'excellents médecins. Mon mari qui est redevenu médecin ici a dû passer des examens pour exercer son métier et pratiquer la médecine. Mais il a pu le faire plus facilement justement parce qu'il était blanc et européen. Il disait que certains de ses collègues du Moyen-Orient ne vont probablement jamais réussir à le faire. L'une d'entre elles qui étaient avec Médecins sans frontière disait : « La route est tellement longue, je pense que je vais mourir avant d'arriver ! » C'est horrible !

Pourquoi dites-vous que la pauvreté est une violence énorme ?

C.D. : La pauvreté, ça peut détruire psychologiquement. Ça marque les enfants, ça marque les générations. Quand on voit des enfants en difficultés, on dit qu'ils ont des retards de développement. Mais leurs parents sont marqués par une pauvreté qui fait en sorte qu'ils sont fatigués, épuisés. Au lieu de leur parler, ils vont les mettre devant la télé. Il y a plein de comportements qui vont laisser des traces sur des gens qui sont pauvres. C'est pour ça que je dis que la pauvreté est une violence énorme.

Elle laisse aussi des marques physiques. Je pense à ma mère qui a fait des ménages pendant longtemps, je pense à ses mains. Les mains qu'elle avait à quarante ans n'étaient pas comme les miennes au même âge. Déjà, elles étaient craquelées,

brisées, complètement rouges, elle mettait toujours des crèmes, c'étaient des mains de travailleuse dans le *Javel*, le dos courbé. C'est la façon dont marchent mes parents aujourd'hui, les douleurs qu'ils ont, ce sont des douleurs reliées à leur travail.

Vous avez vécu une seconde immigration en Suède à l'âge adulte. Avez-vous revécu le même déracinement qu'à l'âge de sept ans ?

C. D. : Je pense que je n'aurais pas pu écrire *Là où je me terre* si je n'avais pas immigré une seconde fois dans ma vie, en Suède. Avec le temps, on oublie beaucoup de choses, on oublie les douleurs de l'enfance, on fait notre vie et aujourd'hui, les douleurs du déracinement ne me font plus mal comme avant, car ma place est vraiment ici au Québec. Quand je suis allée vivre en Suède avec mon mari, on dirait que ça a rouvert les douleurs, ça a rouvert une peur. Tout à coup, je voyais la petite Caroline, je reconnaissais ce que je ressentais : la peur de sortir de l'appartement, le besoin de s'enfermer dans sa propre solitude. J'avais peur de sortir parce que si je sors on va voir que je suis d'ailleurs. Et comme je parle avec un accent que je ne peux pas cacher, les gens vont me demander d'où je viens. Et là ça va devenir vraiment compliqué, car je suis chilienne et québécoise, et il va falloir que je fasse tout mon historique.

Est-ce que vous parlez la langue en Suède ?

C. D. : Oui, j'ai même enseigné à l'école française. Je parlais le suédois, mais avec un accent. En Suède, il y a de l'immigration oui, mais dans le métro j'étais la seule non blonde. Ici, je suis

enseignante au CÉGEP et au début du cours je demande aux étudiants s'ils ont des questions sur moi. Et en seize ans, donc 32 sessions, les étudiants me demandent toujours d'où je viens. C'est la première question. Et en français, je n'ai pas d'accent ! Ce sont des jeunes, pas des personnes âgées qui ont une autre conception de l'immigration.

Depuis environ deux ans, vous êtes confrontée à un ostéosarcome agressif, un cancer rare que vous avez combattu énergiquement par la chimiothérapie d'abord pour réduire la tumeur, avant de subir une longue et délicate opération pour l'éliminer. Et la réhabilitation sera encore longue. Vous avez raconté votre parcours à Pénélope McQuade sur les ondes de Radio-Canada. Comment en êtes-vous venue à tenir publiquement ce journal de bord ?

C. D. : Pénélope m'avait d'abord interviewée pour mon bouquin et une espèce de connivence ou d'amitié s'est développée à partir de là. Quand j'ai annoncé que j'étais malade, j'ai souhaité qu'on ne m'oublie pas, car j'aimais bien de temps en temps faire des interviews et des chroniques à la radio, je ne voulais pas qu'on pense que j'étais en train de mourir. Malgré la maladie, la vie continue et ça m'aidait de continuer à avoir des mandats. Pénélope m'a donc appelée me demandant si ça m'intéresserait de faire un journal de bord à son émission. On a beaucoup parlé, j'ai posé mes limites et j'ai accepté avec certaines conditions, par exemple, qu'on n'aille pas trop fouiller du côté de mes enfants. J'ai reçu un accueil si grand et une telle bienveillance !

Elle m'accueille réellement avec une grande sensibilité et aussi avec beaucoup d'intelligence!

Ça vous fait du bien de parler de votre lutte contre cette tumeur que vous avez surnommée Goliath?

C. D. : Ce qui me fait du bien c'est d'exister dans le regard du public, parce quand on est malade on ne va plus travailler, socialement on n'existe plus, on est relégué à la sphère domestique, à l'hôpital, avec la famille et nos proches seulement. On n'a plus cette existence publique qu'on avait autrefois et ça m'aide justement d'avoir cette présence occasionnelle à la radio.

Vous avez vécu en septembre 2021 une grande vague d'amour, une « marche pour Caro » organisée par votre conjoint, vos amis et vos voisins pour amasser des fonds pour lutter contre le cancer. 200 personnes se sont rassemblées autour de votre maison. Ce n'est pas rien!

C. D. : Oui, je les ai vus de mon balcon. Je m'étais dit que je n'allais pas pleurer, mais je n'ai pas tenu longtemps...

La maladie change le regard sur la vie, sur soi, sur les enfants, sur les projets... Apprenez-vous à vivre dans le moment présent?

C. D. : Oui, et les enfants m'aident beaucoup pour ça. Ils sont toujours dans le présent, ils m'aident énormément. Mon fils a neuf ans, ma petite a cinq ans. Pourtant, c'est dur de ne pas pouvoir faire de plan au niveau familial. On voulait acheter une maison, mais oups! la maladie est arrivée. Ça devient vraiment compliqué, car je ne peux pas monter les escaliers. Ça peut être lourd aussi de vivre dans le présent. Organiser une

maisonnée quand on est malade n'est pas simple non plus. Mes parents habitent en haut de chez moi, ma mère est souvent à la maison et cela m'aide énormément. Je vois mes parents souffrir, on est tissés serré.

Pouvez-vous marcher actuellement?

C. D. : Quelques pas avec une marchette, mais je suis en fauteuil roulant. J'ai l'impression qu'à peu près toutes les familles ont des briques qui leur tombent dessus. Ça peut être un divorce, une maladie, une mortalité... Un million de choses peuvent briser les familles ou les enfants. Appelons ça des défis. Moi, c'est celui-là. Nos enfants vont super bien, mon mari va bien aussi, on s'aime énormément et nos enfants sont très peu affectés par ça jusqu'à présent, ils n'ont pas de problèmes à l'école. C'est ça notre brique à nous qui nous est tombées dessus. Est-ce que ça prend du courage? Je ne sais pas! Pas plus de courage que les gens qui vivent une rupture douloureuse. C'est ça ma vie maintenant et moi tout ce que j'ai demandé... (long silence chargé d'émotion) c'est d'être là jusqu'à ce que les petits grandissent. Le reste, on fait avec...





BASSE-VILLE
BASSE-VILLE
BASSE-VILLE

Texte et mise en scène
Thomas Gionet-Lavigne

Une production
du Théâtre Hareng rouge

En codiffusion
avec La Bordée

Deux amies dans la vingtaine : l'une est caissière dans un supermarché, l'autre serveuse à la recherche d'un emploi. Après une soirée arrosée à « clubber », l'une d'elles rencontre un garagiste beauceron. S'amorce alors, un lendemain de veille entre ces trois jeunes de la Basse-Ville qui cherchent amitié et amour pour contrer la solitude et l'ennui.

Dans cette belle comédie douce-amère, le spectateur suit le trajet d'un trio improbable dans les rues de Québec, nous faisant découvrir une autre facette de la ville que celle des cartes postales, soit celle des esseulés qui arpentent les chemins que ne fréquentent aucun touriste.

Réservez vos billets
dès maintenant!



Faire rayonner et rendre
accessible toute la richesse
de notre culture, c'est possible.

Encourageons tout le talent et l'audace
des créateurs et des artisans d'ici.

LA **culture**
DU **p**ossible
QUÉBECOR

MERCI À NOS PARTENAIRES

MERCI À NOS PARTENAIRES

Grand
partenaire



Partenaires
publics



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Partenaires
privés



CAISSE.
D'ÉCONOMIE.
SOLIDAIRE.

énergir

Partenaires
de services

Pantoute
— Librairie



la
Bûche à Pain
artisanat artisanal



• LES MARCHÉS •
Tradition
Courtemanche Baril

les
Bruleries

Partenaires
médias



DANS LES AUTRES THÉÂTRES DANS LES AUTRES THÉÂTRES

Trident

Pompières et pyromanes

www.lettrident.com/piece/pompieres-et-pyromanes

7 nov. au 2 déc.

Périscope

Madra

www.theatreperiscope.qc.ca/spectacle/madra

14 au 25 nov.

Gros-Becs

Le bain

www.lesgrosbecs.qc.ca/spectacle/le-bain

2 au 13 nov.

Dessiner dans la marge

www.lesgrosbecs.qc.ca/spectacle/dessiner-dans-les-marges

20 au 27 nov.

Premier Acte

J'te pète en mixte

www.premieracte.ca/spectacles/jte-pete-en-mixte

31 oct. au 18 nov.

Diamant

Le Projet Riopelle

www.lediamant.ca/fr/programmation/riopelle

19 oct. au 19 nov.